





Ninon Amey

ROMANCE  
*Royale*

UNE PRINCESSE SOUS PROTECTION

Autoédition

**Cette histoire est une fiction. Toute ressemblance avec des personnages existants ou ayant existé est purement fortuite.**

©Ninon Amey, 2023 (Mulhouse, France). Tous droits réservés.

Crédits Photos : ©Maxborovkov ©MillaFedotova  
©cherry\_daria ©jonson ©Kotenko ©belchonock ©otovincek  
©kedardome ©perig76

Design de couverture : Sos Samantha

ISBN : 979-10-359-8705-3

*Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.*

*Le piratage prive l'auteur ainsi que les personnes ayant travaillé sur ce livre de leurs droits.*

*À mes princesses.  
Je vous aime.*





Maximilien réglait sa commande à la caisse du *coffee truck* lorsqu'un bras surgit dans son champ de vision, à quelques centimètres à peine de son visage. Il pivota en direction de l'indésirable, une jeune femme qui ne semblait même pas l'avoir remarqué et qui rapportait ses boissons. Elle portait des lunettes de soleil, malgré le peu de luminosité, et un bonnet, duquel s'échappaient quelques mèches rousses, mais tout dans son attitude corporelle respirait le mécontentement.

— Vous vous êtes trompé dans ma commande ! s'exclama-t-elle en s'adressant au barista.

Celui-ci bafouilla quelques excuses incompréhensibles et lui assura qu'il allait réparer cette erreur.

— Peut-être madame pourrait-elle patienter le temps que vous me rendiez ma monnaie ? lui suggéra Maximilien, bien décidé à quitter les lieux au plus vite.

Après tout, il devait honorer un rendez-vous professionnel important d'ici peu et il comptait bien arriver à l'heure.

La jeune femme parut alors s'apercevoir de sa présence et se tourna vers lui.

— Vous devriez plutôt vérifier votre commande, lui conseilla-t-elle.

Maximilien arqua un sourcil et ne put retenir un petit sourire en coin, qui n'échappa pas à son interlocutrice.

— En prenant trois cafés noirs sans sucre, je doute qu'il y ait le moindre problème.

Peu impressionnée, elle haussa les épaules et se concentra sur le vendeur, qui paraissait dépassé par les événements et les fixait tour à tour d'un air hagard, ne sachant plus où donner de la tête. Maximilien sourit intérieurement en voyant le jeune homme perdre tous ses moyens devant la tension générée par la situation, quelque peu inhabituelle. En ce qui le concernait, c'était un domaine dans lequel il excellait. Il adorait cette montée d'adrénaline, et c'était en général dans ces cas-là, pressé de toutes parts, qu'il offrait le meilleur de lui-même. Pour autant, il n'allait pas rester ici toute la journée.

— Ma monnaie, rappela-t-il au commerçant.

Mais la jeune femme ne l'entendait pas de cette oreille.

— Où est passée la galanterie, on se le demande.

— La politesse veut que vous attendiez votre tour.

Elle s'offusqua.

— J'étais là avant vous.

Devant tant de mauvaise foi, Maximilien vira à son tour vers elle pour lui faire face.

— Vous étiez partie avant même que je ne passe commande. Ça ne compte pas. Vous devez faire la queue, comme tout le monde.

À ces mots, elle retira ses lunettes et le fusilla des yeux, avant de se tourner vers le barista.

— Je veux juste récupérer mes boissons, j'ai déjà payé, je vous rappelle.

Le jeune homme blêmit et se mit à bégayer.

— Oui, bien sûr, votre...

— ... commande, ma commande, oui, c'est ça !  
L'interrompit-elle en se hâtant de repositionner ses montures.

Cette fois, le vendeur s'exécuta, au grand dam de Maximilien, qui fut forcé de prendre son mal en patience. Ses cafés étaient

en train de refroidir et l'heure tournait. Il n'avait plus de temps à perdre.

Enfin, le commerçant tendit de nouveaux gobelets à la femme, qui s'en empara d'un geste brusque et s'éloigna aussitôt, sans même un remerciement ou encore une parole d'excuse envers Maximilien. Il soupira mais, déjà, le marchand lui rendait sa monnaie, confus du désagrément.

Le jeune homme, cafés en main, put enfin rejoindre ses amis, qui l'attendaient dans la voiture, un peu plus loin. Il passa devant la jeune femme, qui s'était arrêtée à l'une des tables d'appoint pour contrôler une fois de plus le contenu de ses récipients. Elle le remarqua également et ses lèvres s'étirèrent dans un sourire qui semblait narquois.

— Vous n'avez pas voulu vérifier, tant pis pour vous... À vos risques et périls.

Maximilien plissa les yeux.

— Les femmes sont-elles toutes aussi arrogantes, dans votre pays ?

Elle comprit alors qu'il n'était qu'un touriste et se mit à rire.

— Oh, rassurez-vous, je suis la pire de toutes !

Elle avait affirmé cela comme si c'était la chose la plus drôle du monde. Pourtant, Maximilien ne voyait pas ce qui l'amusait autant. Les habitants de cet État ne connaissaient-ils pas les bonnes manières ? Il poursuivit son chemin en secouant la tête.

Une fois de retour derrière le volant, il distribua les gobelets à ses compagnons. Leur réaction ne se fit pas attendre. Connor recracha sa gorgée, inondant le tableau de bord, tandis que Younès avalait la sienne en grimaçant. Maximilien retint son souffle et ferma les paupières. Ce n'était pas la bonne commande. Il avait eu tort de ne pas vérifier, comme le lui avait suggéré cette pimbêche. À présent, il était trop fier pour retourner chercher d'autres cafés et prendre le risque de

recroiser cette femme. Il était certain qu'elle se moquerait de lui et il n'avait plus la patience de rester courtois. Il jeta un œil en direction du *coffee truck*. Dire qu'à peine dix minutes plus tôt, il avait trouvé l'idée originale. Avec un tel véhicule garé en plein milieu d'un immense parking, ils n'avaient pas eu besoin d'entrer dans le centre-ville, de payer un stationnement et de consommer leur boisson dans un établissement. Cette alternative était censée leur faire gagner du temps et de l'argent. Au lieu de quoi, ils en avaient perdu et ils n'avaient même pas pu avaler leur dose de caféine. Après douze heures de route, c'était dur.

Avisant l'heure, il démarra et s'engagea sur la nationale. Ils étaient attendus.

Connor relança la conversation.

— Alors, on a vu que t'en avais profité pour draguer ! Elle t'a filé son numéro, au moins ?

Maximilien serra la mâchoire.

— Certainement pas ! Cette nana se prenait pour la reine d'Angleterre, à n'en pas douter. Malpolie et désagréable au possible !

Ses deux amis pouffèrent. Ils n'étaient pas sans savoir que les filles étaient un sujet tabou pour lui. Depuis qu'ils le connaissaient, leur ami n'était sorti avec personne. Il semblait se complaire dans son rôle d'éternel célibataire.

— C'était pourtant l'occasion idéale de t'entraîner à gérer une princesse, s'esclaffa Younès.

Maximilien soupira exagérément.

— Je savais qu'accepter cette mission n'était pas une bonne idée, maugréa-t-il, accentuant l'hilarité de ses comparses.



Élisabeth était de mauvaise humeur quand elle atteignit sa destination.

— T'es en retard, souffla son amie Prisca en lui ouvrant la porte, qu'elle s'empressa de verrouiller après son passage.

— Désolée. Cela dit, c'est ta faute !

Outrée, Prisca se campa sur ses pieds, jambes écartées, mains sur les hanches et sourcils froncés.

— Comment ça, ma faute ?

— Si tu aimais les cappuccinos, j'aurais pu être là plus tôt.

Élisabeth raconta alors sa mésaventure du *coffee truck* à sa meilleure amie. Quand elle eut terminé, elles riaient aux larmes.

— Je suis persuadée que ce mec grincheux n'a pas eu ses cafés noirs sans sucre, ajouta la jeune femme. Bien fait pour lui, il n'avait qu'à m'écouter !

— N'empêche que t'as failli te faire reconnaître, Lizzie.

— Je sais, soupira cette dernière en se souvenant d'avoir retiré ses lunettes sous le coup de la colère.

— Ce n'était pas très prudent. Peut-être qu'on devrait se passer de macchiatos, la prochaine fois.

Élisabeth s'abstint de répondre et se contenta de hausser les épaules. « La prochaine fois » lui semblait trop incertaine. Elle n'était pas sûre qu'il puisse y en avoir une autre.

— Allez, maintenant que je suis là, au boulot ! s'exclama-t-elle en s'installant à la table de travail.

Prisca prit place face à elle et rapprocha son matériel.

— Qu'est-ce que je te fais, aujourd'hui ?

— Une french manucure, s'il te plaît. Classe et sobre à la fois.

— C'est parti !

Tandis que son amie œuvrait, Élisabeth se perdit dans ses pensées. Ces petites escapades lui étaient indispensables, mais elle savait que son père la faisait surveiller plus étroitement, depuis quelque temps. Si elle avait une fois de plus réussi à contourner la sécurité, elle était consciente que ce ne serait pas toujours le cas. Elle poussa un profond soupir.

— Tu as déjà choisi ta robe, pour les fiançailles ?

La question de son amie la ramena au présent. Elle se focalisa sur la jeune fille blonde qui poursuivait son travail tout en lui jetant quelques coups d'œil curieux.

— Pas encore, mais ça ne saurait tarder. Et toi ?

Prisca se mordit la lèvre inférieure et ses joues adoptèrent une teinte rosée.

— À vrai dire, je comptais sur toi pour m'en faire parvenir une...

Élisabeth sourit. Elle avait l'habitude de lire entre les lignes, mais elle prenait toujours un malin plaisir à taquiner sa meilleure amie.

— N'importe laquelle ?

Cette fois, la prothésiste onguilaire s'empourpra.

— Eh bien, en fait... j'aime bien la rose pâle, celle du dîner chez l'ambassadeur d'Espagne.

Élisabeth pouffa et son amie comprit qu'elle plaisantait. Elle joignit son rire au sien.

— C'est noté, reprit la jeune femme. Je te la ferai parvenir d'ici la fin de la semaine.

Prisca interrompit sa tâche pour l'enlacer par-dessus le bar.

— Merci, tu es la meilleure amie de tous les temps.

Elle laissa s'écouler quelques secondes de silence, afin de se réinstaller, avant de reprendre.

— Et en tant que telle, tu peux me dire pourquoi tu n’as pas saisi l’occasion d’emballer ce mec, au *coffee truck* ?

Élisabeth, qui était en train d’avaloir une gorgée de son macchiato de sa main valide, manqua de s’étrangler.

— T’es sérieuse ?

— Ben oui ! Tu m’as dit que ce n’était qu’un touriste. Un homme, qui plus est, ce qui signifie qu’il y a de grandes chances pour qu’il ignore qui tu es. T’aurais pu essayer...

— Essayer quoi, Prisca ? Tu sais très bien ce qu’il en est. Je ne peux pas agir comme ça, de manière impromptue, à l’instinct.

— Ça ne te ferait pas de mal, si tu veux mon avis.

— Ça me vaudrait surtout beaucoup d’ennuis.

— C’est pas faux, gloussa Prisca. J’imagine la tête de ton père si les tabloïds publiaient des photos de toi faisant du bouche-à-bouche à un illustre inconnu.

Élisabeth ne put retenir une grimace, ce qui amusa davantage son amie.

— Oh, allez, il était si moche que ça ?

La jeune femme ferma les yeux et se remémora le visage de son interlocuteur. Grand, les cheveux bruns coupés très court, les iris noirs, la mâchoire carrée et les lèvres pleines. Non, il n’était pas désagréable à regarder, loin de là. Mais, très vite, le bon sens la rappela à la raison. Elle secoua la tête et ouvrit les paupières.

— S’il te plaît, Prisca, ne me fais pas nourrir ce genre de sentiments. Ça ne servira à rien, à part me faire souffrir.

Son amie lui adressa une œillade navrée et s’excusa de s’être montrée si maladroite. Elle changea aussitôt de sujet et lui relata ses derniers déboires en date avec sa colocataire déjantée. Comme à chaque fois qu’elle lui racontait ces anecdotes, Élisabeth rit tellement qu’elle finit par en pleurer, surtout à la

mention d'une lessive de blanc devenue rose parce que cette fille avait omis de retirer son string rouge du tas de linge. Ces instants irréels, en dehors de la vraie vie, valaient à ses yeux tout l'or du monde. Même si elle savait qu'en rentrant chez elle, elle aurait droit à un sermon de son père, ces délicieux moments lui étaient vitaux. Elle avait accepté son rôle et toutes les obligations qui en découlaient, mais elle ressentait parfois le besoin d'oublier ses tracas et de se métamorphoser, le temps d'un après-midi, en une jeune femme normale.

Une heure plus tard, la manucure était terminée. Les deux amies s'enlacèrent.

— À bientôt, décréta Élisabeth, plus par habitude que par certitude.

En effet, elle ignorait si elle pourrait honorer le prochain rendez-vous mais, comme toujours, elle mettrait tout en œuvre pour que ce soit le cas. Elle renfila bonnet et lunettes et sortit par la porte que Prisca ouvrait devant elle.

— Sois prudente !

— Oui, Maman !

Après une dernière grimace malicieuse, Élisabeth prit le chemin du retour. C'est alors qu'il se mit à neiger. Elle leva les yeux vers le ciel pour observer ces petites touffes cotonneuses qui voltigeaient au milieu du ciel gris, en cette fin du mois de janvier. Elle sourit. Durant ces quelques secondes de grâce, elle fut heureuse.



Maximilien suivit les indications que lui donnait le GPS à la lettre et, cinq minutes après avoir quitté le parking du *coffee truck*, ils arrivèrent à destination. Ils furent arrêtés aux grilles par des soldats. Ces derniers vérifièrent leurs identités et s'assurèrent qu'ils ne représentaient pas une menace en effectuant quelques inspections d'usage, avant de les laisser passer. Après avoir garé la voiture sur le côté du bâtiment, estimant qu'elle ne gênerait pas, les trois garçons se penchèrent pour étudier l'imposant édifice qui se dressait devant eux. La bâtisse semblait immense et s'élevait sur trois étages. La façade jaune pâle était percée d'une multitude de fenêtres à croisillons. Un large escalier aux dalles sombres menait à l'entrée principale, devant laquelle étaient postés deux gardes en vêtements d'apparat.

— Eh ben ! siffla Younès.

— J'espère qu'on aura droit à un plan pour se repérer, renchérit Connor.

Un homme d'un certain âge, vêtu d'une queue-de-pie, ouvrit l'immense porte d'entrée et s'avança dans leur direction en leur adressant de grands signes. Le conducteur fronça les sourcils avant de baisser la vitre pour en connaître les raisons.

— Vous ne pouvez pas rester ici, il faut vous garer là-bas.

Il lui indiqua des bâtiments un peu à l'écart, sans doute de vieilles écuries réhabilitées. Confus, Maximilien redémarra le véhicule et s'exécuta sans attendre. Deux autres gardes étaient en faction devant les garages, et un troisième individu sortit d'un pavillon attenant, afin de leur tendre un laissez-passer sur lequel

était notifié à quel endroit Maximilien pouvait stationner sa voiture. Une fois que ce fut fait, les trois hommes récupérèrent leurs bagages dans le coffre.

Younès poussa soudain un sifflement admiratif.

— Regardez-moi ces petites merveilles, les gars.

Il désignait des autos de luxe, toutes parquées de l'autre côté du local. Maximilien ne put retenir un ricanement. La sienne était logée à la même enseigne que celles de tous les employés. On ne mélangeait pas les torchons et les serviettes.

Attrapant sa valise, il donna le signal de départ à ses compagnons, qui le suivirent en direction de la sortie. L'homme qui leur avait fourni le pass les attendait devant la porte, un sourire aux lèvres.

— Alors c'est vous, les nouveaux ?

Maximilien hocha la tête.

— Bienvenue dans l'équipe, les gars. Et bonne chance, vous en aurez besoin.

Les trois amis échangèrent un regard perplexe tandis que l'individu s'esclaffait. Les gardes, eux, restèrent impassibles, même s'ils ne perdaient rien de la conversation.

Maximilien tourna son attention vers le palais et remarqua que l'homme âgé les attendait toujours, debout en haut des marches.

— Allons-y, déclara-t-il.

Il porta son bagage à bout de bras afin de ne pas le traîner dans la poudreuse et avança d'un bon rythme tandis que ses compagnons lui emboîtaient le pas. Tout en cheminant, il observa les lieux alentour. Une grande fontaine ronde se dressait devant l'édifice alors que des jardins à la française s'étendaient sur les côtés et sans doute sur plusieurs centaines de mètres à l'arrière. Le tout était, pour l'heure, recouvert d'une

épaisse couche de neige. D'ailleurs, l'air glacé et les nuages gris laissaient présager une nouvelle chute d'ici peu.

Enfin, ils atteignirent le perron.

— Messieurs, soyez les bienvenus au palais royal de Bergeveil. Si vous voulez bien vous donner la peine d'entrer, nous serons plus à l'aise à l'intérieur pour faire les présentations, précisa-t-il dans un nuage de vapeur en les invitant à pénétrer dans l'impressionnante bâtisse.

Sans manteau, il devait mourir de froid. La teinte de ses lèvres était d'ailleurs plus proche du bleu que du rose.

Une fois dans le hall majestueux, au centre duquel se dressait un somptueux escalier, l'homme se tourna vers les nouveaux venus.

— Je suis Audouin, l'intendant de la liste civile<sup>1</sup>. Je suis en charge des finances de la maison royale, ainsi que de la gestion du personnel. Si vous avez la moindre requête, c'est à moi que vous devrez vous adresser.

Les trois compagnons se présentèrent à leur tour, puis leur interlocuteur reprit :

— Un valet va monter vos bagages dans vos appartements. Je vous y conduirai tout à l'heure, après votre entretien avec Sa Majesté le roi Stephen. Il vous attend. Si vous voulez bien me suivre...

Il s'engagea dans le couloir sur leur droite, puis hésita une seconde et s'arrêta, avant de leur faire face de nouveau.

— Quelques précisions sur le protocole en vigueur au palais. Vous devez saluer le roi avec respect, en effectuant une révérence devant lui la première fois que vous le voyez dans la journée. Ne lui parlez pas sans qu'il vous ait d'abord adressé la

---

<sup>1</sup> La liste civile désigne la somme d'argent mise à la disposition personnelle du monarque pour les besoins de sa maison.

parole. Et lorsque vous êtes en sa présence, ce qui ne devrait arriver que ponctuellement, du moins, je l'espère, vous devez le nommer « Votre Majesté ». Quant à la princesse, ce sera « Votre Altesse », ou « Votre Altesse Royale ».

Maximilien entendit Connor s'étouffer et grommeler derrière lui, ce qui n'échappa pas à l'administrateur, comme en témoignaient ses paupières plissées.

— Ne vous inquiétez pas, nous nous plierons au protocole, s'empessa-t-il de le rassurer.

L'intendant parut satisfait et poursuivit sa marche. Le jeune homme en profita pour adresser un regard noir à son collègue en guise d'avertissement. Ce dernier comprit le message et s'excusa d'une grimace.

Enfin, ils arrivèrent devant une porte fermée, à laquelle Audouin frappa avec force. Une personne en costume vint lui ouvrir.

— Voici les nouveaux gardes du corps, l'informa le gestionnaire.

Il se décala ensuite pour les inviter à entrer dans la salle, ajoutant qu'il leur ferait visiter les lieux à la fin de leur entretien.

Contrairement à ce qu'imaginait Maximilien, la pièce n'était pas un bureau. Il s'agissait plutôt d'une sorte d'antichambre. L'homme en costume leur adressa un signe de tête.

— Je m'appelle Geoffrey et je suis le secrétaire général. C'est moi qui suis chargé de coordonner les équipes, notamment la vôtre et celle de la sécurité. Venez, Sa Majesté vous attend.

Les trois amis lui emboîtèrent le pas sans dire un mot, impressionnés par la solennité des lieux.

Ils furent introduits dans un grand bureau pourvu de plusieurs fenêtres. Devant l'une d'elles était disposé un meuble en chêne massif sur lequel des dossiers s'empilaient à côté d'un téléphone, d'une lampe et d'un ordinateur. Des bibliothèques

emplies de livres couraient le long des murs et d'épais tapis atténuaient le bruit des chaussures sur le parquet d'origine. Le roi était debout, de dos, regardant par une deuxième fenêtre. Lorsqu'ils ne furent qu'à deux mètres de lui, il pivota dans leur direction. Les trois hommes s'inclinèrent dans un bel ensemble. Satisfait, le souverain leur adressa un sourire et leur souhaita la bienvenue. Il leur annonça d'office qu'ils devraient coopérer avec le service de sécurité du palais et leur précisa que Geoffrey les y aiderait. Il congédia ensuite le secrétaire général, qui s'éloigna sans sourciller en fermant la porte derrière lui.

Le roi attendit qu'ils soient seuls pour reprendre la parole.

— Abordons maintenant la raison de votre présence ici.

Maximilien prit une profonde inspiration avant d'interrompre le chef d'État.

— Avec tout le respect que je vous dois, Votre Majesté, accepteriez-vous que mon équipe procède à une vérification de routine avant de parler de sujets confidentiels ?

Le monarque fronça les sourcils, mais acquiesça tout de même. D'un signe de tête, le jeune homme ordonna à Connor et Younès de se mettre à l'œuvre. Sortant le matériel d'un sac à dos, ils s'exécutèrent en silence. Tandis que le roi les observait, incrédule, Maximilien en profita pour l'étudier discrètement. C'était un petit homme bedonnant dont les cheveux blancs se dégarnissaient sur le haut du crâne. Une moustache immaculée recouvrait sa lèvre supérieure, lui conférant l'air d'un adorable grand-père. Le garde du corps se retint de sourire de justesse alors qu'au même moment un sifflement strident interrompait le flot de ses pensées. Un regard de Younès suffit à lui faire comprendre qu'ils venaient de trouver un micro.

— Puis-je m'avancer jusqu'à vous, Votre Majesté ?

Le roi opina et Maximilien le rejoignit en seulement quelques pas.

— Est-il normal qu'il y ait un micro dissimulé dans votre bureau ? lui chuchota-t-il à l'oreille. Répondez juste d'un signe de tête.

Quand le souverain nia, Maximilien indiqua à ses amis de détruire l'émetteur. Ils patientèrent en silence jusqu'à ce qu'ils aient terminé d'inspecter la pièce. En tout, ils avaient trouvé trois mouchards. Le roi était furieux qu'on ait pu l'espionner à son insu. Il jura qu'il réglerait cette affaire dans la journée.

— Vous pouvez à présent nous dire ce que vous attendez de nous, lui rappela Maximilien, pour tenter de l'apaiser.

Leur hôte les invita à prendre place non pas sur les chaises devant le bureau, mais sur les fauteuils en velours rouge disposés face à la cheminée, dans laquelle les flammes léchaient des bûches fraîchement déposées dans l'âtre, à en croire leur degré de combustion. Il apporta une boîte qu'il ouvrit afin d'en sortir un paquet de lettres.

— Chaque jour, nous recevons beaucoup de courrier, au palais, leur expliqua-t-il. Des messages de nos sujets, d'admirateurs, et parfois de détracteurs. Mais ces dernières semaines, nous avons reçu de nombreuses lettres de menaces à l'encontre de ma fille, la princesse Élisabeth. Elles semblent être écrites par la même personne et ont alerté notre service de sécurité, qui a renforcé sa surveillance. Mais j'estime qu'elle a désormais besoin de quelqu'un qui veillera sur elle jour et nuit. Vous.

Les trois hommes prirent connaissance de l'inquiétante correspondance. Maximilien, qui arborait désormais un air préoccupé, posa la question qui le taraudait :

— Pourquoi avoir choisi notre agence ?

— Pour plusieurs raisons. D'abord, vous n'êtes pas citoyens de ce pays. J'imagine, par conséquent, que vous n'avez pas à vous plaindre de la manière dont je gouverne la nation. Et puis,

nous sommes une ancienne colonie française et nous parlons donc la même langue, ce qui est arrangeant, vous en conviendrez. Enfin, je souhaitais un regard extérieur sur la situation, et ce qui vient de se passer me prouve que mon idée était judicieuse.

— Croyez-vous que ce corbeau puisse être quelqu'un de l'intérieur ?

— Je n'exclus personne, raison pour laquelle je m'en remets à vous. À partir d'aujourd'hui, vous ne devrez pas quitter ma fille d'une semelle. Sa sécurité, je dirais même sa vie, repose entre vos mains. J'ai étudié vos états de service et je pense que vous êtes dignes de confiance.

Les trois amis échangèrent un regard concerné.

— Vous pouvez compter sur nous, Votre Majesté, répondit Maximilien. Mais... si je peux me permettre encore une question... Pourquoi la princesse Élisabeth n'est-elle pas présente à cette entrevue ?

Il crut voir le souverain rougir.

— Eh bien, ma fille a un caractère assez impétueux. Elle aime sa liberté d'action et considère votre venue comme une entrave à celle-ci.

— En gros, elle n'est pas ravie de notre embauche, résuma Connor.

— C'est le moins qu'on puisse dire.

— Ça promet !

Maximilien lui lança un second regard d'avertissement. Ils se trouvaient devant le roi et devaient donc surveiller leurs paroles.

— Excusez-moi, Votre Majesté, se reprit Connor.

Le souverain semblait considérer que la situation était amusante, car ses yeux pétillaient de malice.

— Il n'y a pas de mal. J'apprécie que vous ayez aussi un fort tempérament. Il vous faudra au moins ça pour tenir tête à ma fille.

— Quand pourrons-nous faire sa connaissance ? lui demanda encore Maximilien.

— D'ici quelques minutes. Audouin va vous montrer vos appartements, voisins de ceux d'Élisabeth. Il en profitera pour vous la présenter.

— Avec votre permission, nous prendrons immédiatement nos fonctions, Votre Majesté.

Le roi parut surpris.

— Vous ne voulez pas attendre demain, comme convenu ?

— Puisque nous sommes ici, autant commencer notre protection.

La réplique du garde du corps sembla plaire au vieil homme, qui valida d'un signe de tête.

— Très bien. Je pense que nous en avons terminé. Un dernier détail, et pas des moindres : je veux que vous ne rendiez compte qu'à moi. Bakari, notre chef de la sécurité, n'est pas votre supérieur, que ce soit clair. Vous êtes une équipe indépendante.

— C'est noté, Votre Majesté.

Les trois jeunes hommes saluèrent leur nouvel employeur et quittèrent le bureau.